

≈ [PRESQUE ÉGAL]

théâtres
parisiens
associés.com



DE JONAS
HASSEN
KHEMIRI
TRADUCTION
MARIANNE
SÉGOL-SAMOY
MISE EN SCÈNE
EMMANUELLE
JACQUEMARD

ditions
THÉÂTRALES

RAVIV

SPÉDIDAM

Le Canard enchaîné

28 février 2018

≈ [Presque égal à]

L'ARGENT n'a pas d'odeur ? Peut-être, mais il peut laisser un goût amer à des gens ordinaires. Surtout lorsqu'ils ont du mal à joindre les deux bouts. Le Suédois Jonas Hassen Khemiri nous le montre en faisant de leur vie l'illustration de différentes théories économiques. Et avec une bonne dose d'humour.

Martina se morfond dans son bureau de tabac. Elle rêve de s'installer dans une ferme bio. Son mari, Andrej, prof d'éco à la fac, lui, est obnubilé par une « étude internationale » qui estime la « somme d'argent non taxée et cachée du système fiscal mondial entre 21 et 32 billions de dollars ». Combien ? « 32 millions de millions ». Il y a aussi Freya, qui vient de se faire jeter par son employeur et se voit contraint



d'accompagner à l'hosto sa remplaçante, renversée par une voiture. Elle va se venger... C'est que les problèmes de fric révèlent les travers de chacun. Certains sont un peu voleurs, d'autres un peu menteurs, un peu trompeurs. Les

saynètes prennent un tour satirique, parfois très cruel.

Dirigés par Emmanuelle Jacquemard, six comédiens efficaces, la plupart très jeunes, multiplient les rôles. Ils nous emmènent – juste avec une estrade pour décor – dans un amphithéâtre, dans un bureau de Pôle emploi, dans des fantasmes et des rêveries. C'est bien ficelé, plein d'énergie (et un brin long). Le modèle suédois cher à Macron en prend un coup. Si, si, c'est possible.

M. P.

● Au Théâtre de Belleville, à Paris.

LA GALERIE DU SPECTACLE

Le magazine du Théâtre et du Livre

<http://www.la-galerie-du-spectacle.fr/nous-sommes-peter-presque-equal-a-au-theatre-de-belleville/>

« Presque égal à », au Théâtre de Belleville.

Beatrix Nino, 5 mars 2018

Au bord d'un précipice instable, un professeur se tient sur une scène rouge. Il se retrouve dans un amphithéâtre où il prépare son cours d'économie. Sur cette scène rouge placée au milieu de la scène, une constellation de personnages défile à tour de rôle. Une mise en abîme qui reflète la justesse de cette mise en scène, mettant l'accent sur l'aspect romanesque de la pièce.

Par sa structure éclatée et l'atomisation de la parole, *Presque égal à* est une pièce qui exige une mise en scène tonique et un haut degré de malléabilité des acteurs. Écrite en trois actes, elle se déroule de manière circulaire impliquant pour son lecteur la nécessité de réviser ses propres chemins cognitifs. Comprendre le kaléidoscope du discours performatifs des personnages devient un effort. Les discours sont définis par la recherche d'un impact immédiat sur l'environnement et les rapports commerciaux, sans interroger la valeur philosophique de ceux-ci. Nous sommes constamment distanciés du drame.

Bien plus que des personnages singularisés par leurs identités, ils emploient comme moyen de communication, d'actes de parole, un professeur, une vendeuse, un étudiant, un chercheur d'emploi, etc. Le canevas de personnages est relié par Peter, un SDF toujours nommé ou présent sur scène. Cet homme sans abri est une présence constante dans leurs rapports. Les répliques de Peter sont basées sur la répétition du comique, sans avis ni discours particulier, il déambule sur scène.

Nous sommes constamment confrontés au discours performatif ainsi qu'à la rupture de l'illusion théâtrale. Le cynisme philosophique de la pièce est mis en valeur par la fonction de l'écran pédagogique et narratif illustrant les cours d'économie, valorisant la suite de la fable. Le professeur d'économie comme dans un one-man-show expose son scénario circassien à l'aide de paillettes comme moyen d'autodérision.

Le choix de costumes réalistes renforce les multiples moyens de distanciation qu'emploie la mise en scène, parole rapportée, complétée ou corrigée, où la pensée des personnages peut surgir de celles des autres au profit d'un seul et unique discours, la valeur d'une expérience. Rythmée par la polyphonie, la valeur de notre divertissement est analysée économiquement grâce l'acidité et la cruauté de nos rapports sociaux. La quête identitaire des personnages, leurs egos économiques sont exposés en chiffres. Cette valeur est définie par une formule qui détermine le coefficient de divertissement tout au long du cours d'économie. Qu'en est-il de la gratuité de nos expériences et nos relations ?

La quête identitaire des personnages reflète la banalisation de nos personnalités aux dépens de l'aspect économique de nos métiers, les rituels de nos institutions et l'impossibilité d'une rupture commerciale. Les acteurs sont enveloppés de lumière malgré la présence ou le jeu d'autres personnages sur scène. La lumière suggère la singularité de chaque réplique séparant les portraits au milieu de désastres économiques. La sœur de Peter a un accident et l'on hésite à lui apporter de l'aide.

Erratique, perdue, obscure, une dame secourt la sœur de Peter. Nous louons la diction et la voix de ce personnage (joué par Françoise Roche) qui conclut la pièce avec dramatisme. Ses gestes d'abandon illustrent la grande beauté de la solitude. Elle résume ainsi l'argument majeur de la pièce : le secours que l'on prête doit être justifié par une force majeure quand la vie se trouve en péril. Faut-il un « véritable » événement pour justifier l'aide apportée aux gens ? Il faut que l'aide devienne une nécessité.



<http://theatredublog.unblog.fr/2018/03/21/%E2%89%88-presque-egal-a-de-jonas-hassen-khemiri-mise-en-scene-demmanuelle-jacquemard/>

≈ **[Presque égal à]** de Jonas Hassen Khemiri, traduit du suédois par Marianne Ségal-Samoy, mise en scène d'Emmanuelle Jacquemard

L'auteur, trente-neuf ans et maintenant bien connu en France, est né d'un père tunisien et d'une mère suédoise, et a étudié la littérature et l'économie à Stockholm et à Paris. Son roman, *Un œil rouge* rencontra un grand succès en Suède et fut adapté au théâtre, puis au cinéma en 2007. *Montecore, un tigre unique*, 2006, traite de l'immigration et de la montée du racisme en Suède... Le Théâtre national de Stockholm joua sa première pièce *Invasion !* en 2006, montée aussi en France (voir *Le Théâtre du Blog*). Jonas Hassen Khemiri a écrit à ce jour cinq autres pièces créées aussi en Suède : *Cinq fois Dieu* (2008); *Nous qui sommes cent* (2009) et en 2012, *J'appelle mes frères*, mise en scène aussi en France.

≈ **[Presque égal à]** a été créée en 2014 au Théâtre dramatique royal de Stockholm puis montée à Oslo, et ensuite à la Schaubühne de Berlin. Elle fut mise en espace par Michel Didym, il y a trois ans. Ses romans sont traduits en français, en allemand, en danois, en norvégien, etc. et ses pièces jouées en France, en Allemagne, en Norvège, au Royaume-Uni et aux États-Unis.

Jonas Hassen Khemiri traite surtout de thèmes comme le racisme, l'identité mise à mal dans une histoire en mouvement, sur fond de mondialisation et d'immigration et pertes de repères... À travers le parcours de personnages très proches de nous. Ainsi, dans ≈ **[Presque égal à]**, Andrej, un jeune diplômé se bat pour obtenir son premier emploi, déjà formaté et prêt à entrer dans le moule imposé: «J'irai jusqu'au bout de mes cours du soir, j'apprendrai le système, je me trouverai un boulot avec un bon gros salaire, une bonne prime de Noël, une belle secrétaire et une bonne grosse voiture d'entreprise. Et je continuerai aussi bien sûr à aider ma mère à payer le loyer pour qu'elle ne reste plus debout la nuit avec sa calculatrice à s'inquiéter pour la prochaine facture d'électricité. »

Il y a aussi Martina, d'un milieu social aisé, qui rêve d'exploiter une ferme bio mais qui n'a pour le moment que de petits boulots minables. Et Mani, jeune universitaire brillant, est pourtant sans travail. Freya, elle, vient d'être licenciée et veut prendre sa revanche. Il y enfin Peter, un SDF, qui subit des violences et qui est devenu une sorte d'expert en marketing de la rue, son domaine ... Jonas Hassen Khemiri entrelace en virtuose, les destins de ces gens qui pourraient être nous, ou parmi nos proches. On sent que l'auteur connaît parfaitement tous les mécanismes économiques du capitalisme bancaire et de la société de consommation. Ce qu'il nous dit en filigrane: nous sommes sans doute financièrement plus à l'aise qu'il y a cinquante ans mais, guère plus heureux car nous vivons au-dessus de nos moyens et savons que nous aurons un jour ou l'autre à le payer, si ce n'est déjà fait. Il nous faudra alors dans notre vie la plus intime, subir les ratés de plus en plus fréquents

d'un modèle financier à bout de souffle, les riches devenant plus riches, et les pauvres, de plus en plus pauvres surtout dans les pays européens.

Même si commencent à naître des comportement de révolte. « La pauvreté, dit Mani, n'a pas le droit de vous suivre jusqu'à chez vous après une soirée au théâtre, elle doit s'arrêter à la fin des applaudissements, parce que sinon ça vous rappellerait que la pauvreté n'est pas belle ou drôle ou héroïque, la pauvreté écorche, blesse, rend silencieux, fait honte, la pauvreté, c'est des dos qui se courbent, des amis qui trahissent, des liens qui se brisent, des langues qui se taisent, des pères qui disparaissent.»

Nos gouvernements et représentants politiques-nationaux comme européens-que nous avons démocratiquement élus, n'ont en effet pas su-et/ou pas pu-mettre en place les indispensables mécanismes pour éviter que la société (donc nos vies) ne soit entièrement ou presque régie par les très gros trusts financiers mondiaux donc parfaitement anonymes et presque à l'abri de toute poursuite sérieuse, même si les lignes commencent timidement à bouger.

L'auteur suédois analyse très finement et avec humour notre existence quotidienne dans un monde subissant ainsi de fortes contraintes économiques et nous avertit: «Maintenant, levez-vous et parcourez le monde pour le changer.» Il y a politiquement chez lui du Bertolt Brecht, avec mini-conférences, voix intérieures, mais aussi dialogues très ciselés. Au fait, comment le grand dramaturge allemand aurait-il parlé aujourd'hui des bouleversements sociaux actuels, dus entre autres au dérèglements climatiques, au phénomène de l'immigration actuelle en Europe, qu'elle soit d'origine politique et/ou économique?

Dans une scénographie très épurée, faite de quelques praticables, conçue par Pauline Bernard, Emmanuelle Jacquemard dont nous avions beaucoup aimé le très remarquable *King Kong Théorie* (voir *Le Théâtre du Blog*) sait appréhender et mettre en scène des situations du quotidien: un couple pauvre qui se sépare, une agence de Pôle emploi qui n'a aucun travail sérieux à offrir, des diplômes inutiles, une vendeuse qui n'a pas d'autre choix que de faucher des billets dans la caisse...

Emmanuelle Jacquemard dirige très bien et avec une grande rigueur, Rachel André, Rémy Coquelet-Ferreira, Cyril Fragnière, Anissa Kaki, Loïc Renard et Françoise Roche. Et la jeune metteuse en scène a su donner vie à ce qui tient parfois d'une démonstration brillante mais un peu sèche. Un beau et intelligent travail scénique, fait avec pas grand-chose et qui nous change agréablement des grandes et récentes machineries vides de Christiane Jatahy (voir *Le Théâtre du Blog*). Et quand ce ≈ /Presque égal à/ sera au festival d'Avignon, ou passera près de chez vous, n'hésitez pas.

Philippe du Vignal

Spectacle joué au Théâtre de Belleville, 94 Rue du Faubourg du Temple, Paris XIème. T.: 01 48 06 72 34, du 21 février au 4 mars.

Le texte est publié aux Éditions Théâtrales.



https://www.froggydelight.com/article-20127-_Presque_egal_a.html

Traiter du système capitaliste relevait de l'évidence pour le dramaturge suédois **Jonas Hassen Khemiri** qui, outre son champ d'écriture dédié aux sujets sociaux contemporains, a suivi un cursus universitaire en sciences économiques

Dans "**[Presque égal à]**", il montre comment, à travers l'histoire croisée de plusieurs jeunes adultes, chacun, du SDF à la fille issue d'un milieu aisné, nonobstant sa quête de réalisation personnelle et sa pureté idéaliste, se trouve confronté au principe de réalité de la société ultralibérale dont la devise est "Financiarisation, Marchandisation et Consumérisme" qui contribuent à un confort matériel auquel il est difficile de renoncer .

Pour mettre en scène la partition qui se compose d'une succession de biodrames fragmentaires déclinées selon dans différents registres, **Emmanuelle Jacquemard** a choisi, indique-t-elle, de "décaler le réel" qui résulte des situations ordinaires de la vie quotidienne sélectionnées par l'auteur, ce qui se traduit par une scénographie limitée à un praticable, opté pour la forme tragi-comique et privilégié le jeu en adresse au public.

Après "King Kong Théorie", cette deuxième création réussie de la *Compagnie 411 Pierres* fondée par Emmanuelle Jacquemard est portée par **Rachel André, Rémy Coquelet-Ferreira, Cyril Fragnière, Anissa Kaki, Loic Renard et Françoise Roche**, tous épataints pour tendre au public un édifiant miroir.

MM



Et le grand méchant capitalisme les dévora tous vivants

Publié le [23 février 2018](#) par [Blog Nouvelles Vagues](#)

Annie Welter | Jusqu'au 4 mars au Théâtre de Belleville, venez spéculer sur la valeur des choses, du théâtre, des gens, de la vie. ≈ [presque égal à], écrit par Jonas Hassen Khemiri et mis en scène par Emmanuelle Jacquemard (Cie 411 pierres), explore le quotidien de cinq personnages qui se dépatouillent avec leurs problèmes, leur argent et leurs questions existentielles : une pièce incisive où tout est remis en question. Surtout l'argent.

Tout commence par le cours magistral d'Histoire de l'Économie du professeur Mani A.. Il détaille la théorie de Coenraad Johannes van Houten (1801 – 1887) quant à la valeur d'un divertissement selon l'investissement qu'il requiert. Autrement dit : combien accepteriez-vous de payer pour une bouteille de champagne, pour qu'elle soit suffisamment bonne afin de célébrer dignement votre premier emploi ? Et pour du vin mousseux, alors ? Pour combien accepteriez-vous de plonger votre tête dans un sceau d'eau ? Et pour combien de billets supplémentaires tenteriez-vous de rester immergé le plus longtemps possible ? 1€, 10€, 20€, c'est quoi ? Une évasion fiscale de 32 billiards de \$ (ou 32 mille billions, ou 32 millions de milliards ou 32 000 000 000 000), qu'est-ce que cela représente ?

C'est ce genre de questionnements qui traverse les existences d'Andrej, Peter, Martina, Mani et Freya. En cinq tableaux, la valeur monétaire de leur quotidien est passée au crible, mesurée, pesée. Ils se débattent avec leurs achats compulsifs, leurs économies, leurs rêves de carrière. Dans chacune de leur vie, Mammon, la personnification de la richesse dans le Nouveau Testament, les tente et les dégoûte d'eux-mêmes, les sépare puis les rapproche. Si la trame narrative ne se devine que progressivement, on se laisse volontairement porter par ces personnages dynamiques ; le tableau se révèle progressivement et très agréablement, à un rythme parfait.

Sur scène, une estrade rouge et noire trône au milieu du plateau, et permet aux comédiens de signifier des changements de lieux, des basculement émotionnels et des renversements de situation. La rue, le bureau de tabac, le salon familial, l'amphithéâtre de l'université, la chambre d'hôpital, la salle d'attente de Pôle Emploi : tout est implicite, suggéré, laissé à l'imagination du spectateur. Un pari risqué, vu le nombre de lieux différents que comporte le texte, mais un pari réussi. Des projections sur le mur du fond aident parfois à recontextualiser un bout de vie de l'un d'entre eux. Mais c'est surtout le jeu des six comédiens qui est magnifié dans cette mise en scène : les personnages jouent avec les loges, les coulisses, les rideaux à cour et à jardin. Leurs histoires s'entremèlent, leurs temporalités se superposent : au diable la linéarité, et c'est tant mieux ! Les costumes symbolisent finement l'évolution

mentale des personnages et soulignent certains bouleversements narratifs. Les lumières « en douche », un peu trop tranchantes par moment, contraignent les allers et venues des comédiens. Mais la vingtaine de personnages du récit prennent vie avec une fluidité incroyable, et sans contrainte de sexe ou de genre. Et un petit entracte communicatif rebooste le rythme de la pièce avec brio et tranchant.

Les dernières minutes de *≈ [presque égal à]* révèlent les tenants et aboutissants des malheurs d'Andrej, Peter, Martina, Mani et Freya. Le puissant monologue final laisse transparaître que l'argent et la richesse n'ont pas fini de tourmenter les Hommes. Le grand méchant capitalisme les dévore vivants, un à un. Mais peut-être sont-ils consentants, après tout... Qui n'a jamais rêvé de tout plaquer et partir élever des chèvres dans le Larzac ? Certes. Mais qui ne s'est pas contenté que d'en *rêver* ?

« Maintenant, levez-vous et parcourez le monde pour le changer. »